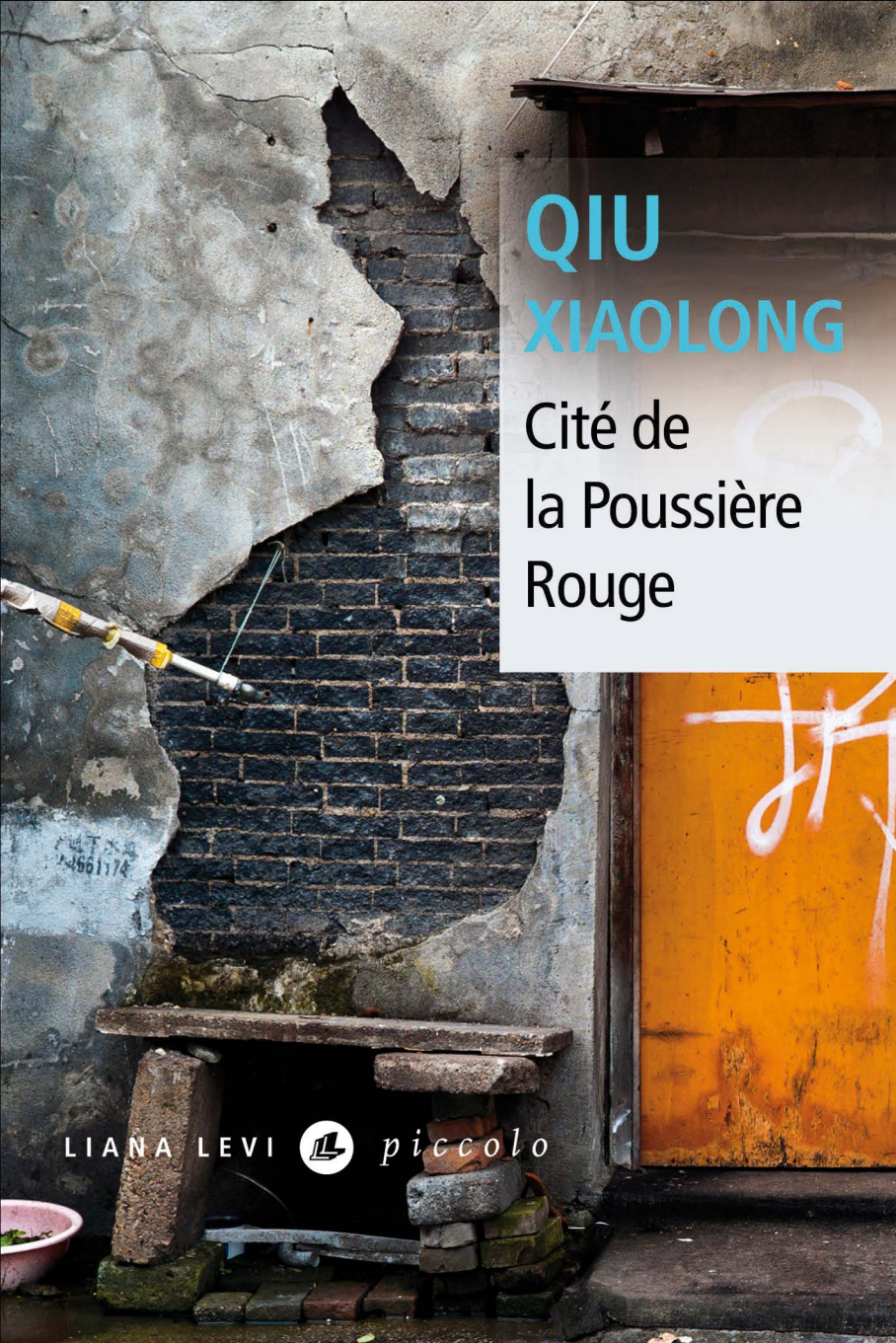




QIU XIAOLONG

Cité de
la Poussière
Rouge

LIANA LEVI



piccolo

Cité de la Poussière Rouge



Shanghai, cité de la Poussière Rouge. Dans cet ensemble de maisons traditionnelles, les habitants aiment se réunir dans l'une des allées pour leur « conversation du soir ». De la prise de pouvoir du Parti communiste en 1949 jusqu'à la période actuelle du « socialisme à la chinoise », en passant par la Révolution culturelle, chacun tisse son récit. Travail, précarité, ambition et amour se déclinent selon la grammaire socialiste, car rien n'échappe à l'idéologie.

Avec ces nouvelles, Qiu Xiaolong pose un regard pénétrant et lucide sur la Chine contemporaine.

QIU XIAOLONG est né à Shanghai en 1953. Suite aux événements de Tian'anmen, il s'installe définitivement aux États-Unis où il poursuit ses recherches sur T.S. Eliot. C'est en anglais qu'il écrit la célèbre série policière mettant en scène l'inspecteur Chen Cao, les nouvelles du cycle de la Poussière Rouge et les enquêtes du juge Ti.

Qiu Xiaolong

Cité
de la Poussière Rouge

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fanchita Gonzalez Batlle*

LIANA LEVI



piccolo

Introduction

Bienvenue à la cité de la Poussière Rouge (1949)

En cette fin d'année 1949, je vis dans cette cité depuis vingt ans, et je me propose d'être votre futur propriétaire, ou plutôt le locataire principal, *ni fangdong*, dont vous serez le colocataire. Vous avez beau être étudiant depuis deux ou trois ans dans cette ville, vous ne la connaissez pas encore bien et vous cherchez un endroit commode, correct, pas cher et avec du caractère. Eh bien, la Poussière Rouge est ce qui vous convient le mieux – pour ce qui est de la vraie vie authentique de Shanghai, j'entends.

Cité de la Poussière Rouge¹. Quel nom superbe ! À en croire un maître de *feng shui*, le choix d'un nom demande une grande sagesse. Choisir des mots insignifiants ne rime à rien, mais des mots pompeux non plus. Les esprits malveillants pourraient en devenir jaloux.

1. «Cité» ne fait pas référence à un grand ensemble, mais aux microquartiers caractéristiques du développement urbain de Shanghai à compter de la fin du XIX^e siècle. Ils s'appuient sur des allées, les *longtang* ou *lilong*, desservant des rangs de maisons dont le modèle le plus répandu est emprunté à l'habitat traditionnel chinois : c'est le *shikumen*, du nom du porche en pierre qui le dessert ; ses bâtiments sont agencés autour d'une cour.

Nous sommes tous faits de poussière de terre, ce qui est ordinaire et pourtant essentiel ; quant à l'adjectif « rouge », il a une énorme importance. Pensez à tout ce que cette couleur symbolise : la passion humaine, la révolution, le sacrifice, la vanité...

Je sais que vous êtes un jeune homme honnête et travailleur, et je souhaite que vous deveniez un de mes colocataires. Alors faisons un tour dans la cité afin que vous puissiez juger par vous-même.

Il était déjà fait mention de la cité à la fin de la dynastie des Qing. Regardez l'impressionnant panneau qui marque l'entrée de la cité, calligraphiée par un *juren*¹ de l'époque. La cité s'est ensuite développée au sein de la concession française, sans en constituer un élément essentiel. Maintenant que les communistes avancent et que les nationalistes se retirent, la situation change à nouveau. Mais ce qui ne changera jamais, je vous le garantis, c'est que cette cité est sensationnelle.

Voyez où elle est située. Au cœur de Shanghai. D'ici, vous pouvez aller partout. Vers le sud, à environ un quart d'heure à pied, vous avez le Bazar du temple du dieu protecteur de la ville où vous vous régalez d'une variété étonnante de friandises typiques. Vers le nord, vous pouvez déambuler dans la rue de Nankin, le centre commerçant de Shanghai. Si vous préférez les magasins plus élégants de la rue de Huaihai, vous y êtes en un quart d'heure. Certains soirs, l'odeur forte et caractéristique de la rivière Huangpu parvient jusqu'ici. En marchant autour des bâtiments étrangers qui bordent le Bund, tels que la banque Hong Kong-Shanghai ou le

1. Lettré licencié du deuxième degré, qui avait réussi l'examen impérial à l'échelon provincial.

Cathay Hotel, vous aurez l'impression que la rivière vous traverse et que la ville vibre avec vous.

Notre cité est de taille moyenne et comporte plusieurs allées transversales. L'entrée principale se trouve dans la rue de Jinling. À un pâté de maisons de là, vous apercevez la somptueuse résidence Zhonghui appartenant à Grand Frère Shen, de la fameuse Triade bleue. Shen est aujourd'hui un moins que rien à Hong Kong. Les choses changent en ce monde, passant de l'océan azuré à un champ de mûres lie-de-vin¹.

Quant à l'entrée arrière de la cité, elle mène au marché de Ninghai. En cas de visite impromptue, vous pouvez sortir en chaussons et être de retour en deux ou trois minutes avec une carpe vivante qui cherche encore à respirer. En outre, il y a deux entrées latérales dans la rue du Fujian, où sont rassemblés des petites boutiques et des kiosques. Et aussi des marchands ambulants. Il n'y a pas meilleure situation.

Cet ensemble d'allées appelées *longtang*, connu sous le nom de cité de la Poussière Rouge, est à lui seul un morceau d'histoire de Shanghai. Après la première guerre de l'opium, en 1842, la ville a été contrainte d'accueillir les puissances occidentales en tant que port franc, avec des secteurs choisis pour devenir des concessions étrangères. Comme les expatriés n'étaient pas en mesure d'exploiter seuls l'immense potentiel de Shanghai, quelques Chinois ont eu la permission de s'y installer. Bientôt, les autorités des concessions ont

1. Métaphore des mutations permanentes de l'univers selon la conception taoïste, empruntée au *Baopuzi neipian* (*Traité ésotérique du maître qui porte la simplicité*) de Ge Hong (283-343). Une immortelle y explique à Wang Fangping que, depuis leur dernière rencontre, elle a vu par trois fois la mer se transformer en champ de mûres.

entrepris la construction d'habitations collectives sur les lots qui leur étaient attribués.

Par commodité de gestion, les maisons ont toutes été bâties sur le même mode, alignées comme des baraquements, rangée après rangée, accessibles par des allées secondaires débouchant sur l'allée principale.

Comme dans les autres *longtang*, les constructions de la Poussière Rouge sont pour la plupart de style *shikumen*, la maison shanghaienne typique à un étage avec un porche en pierre et une petite cour. À l'époque des concessions, une maison *shikumen* était destinée à une famille, avec des pièces pour les différents usages : entrée, pièce de devant, salle à manger, pièces d'angle, pièce arrière, pièces aveugles, et *tingzijian* – une mansarde en entresol au-dessus de la cuisine.

En raison de la pénurie de logements, certaines pièces ont été louées. Puis elles ont été divisées, redivisées et sous-louées jusqu'à ce que toute une famille habite dans une seule pièce. Vous avez sans doute entendu parler d'une comédie qui décrit ces conditions de logement, *Soixante-douze familles sous un même toit*. Ce n'est pas le cas de la Poussière Rouge. Il n'y a pas plus de quinze familles dans notre *shikumen*, vous avez ma parole.

Ici, des personnes de statut économique différent se mélangent. Les petits commerçants ou les cadres prennent une aile du rez-de-chaussée, tandis que les travailleurs ordinaires recherchent la pièce arrière ou les combles. Quant au *tingzijian*, il échoit en général aux hommes de lettres désargentés. Vous avez entendu parler des écrivains de *tingzijian* des années trente, n'est-ce pas ? Des endroits réellement merveilleux pour les esprits créateurs.

La vie de la cité est vraiment très riche d'activité et d'échanges. Nous faisons partie d'elle et elle fait partie de nous. Par la porte noire ouverte, vous voyez l'entrée du rez-de-chaussée, transformé depuis longtemps en cuisine collective, où vous trouvez les poêles d'une douzaine de familles ou plus, des ustensiles de cuisine, des briquettes de charbon, et de tout petits placards aux murs. On se serre, mais ce n'est pas nécessairement un mal. En faisant la cuisine ici, vous pourrez apprendre toutes les recettes provinciales de vos voisins. Si vous rentrez trempé un soir de pluie, vous n'aurez pas à vous inquiéter d'avoir pris froid, parce que votre voisin Oncle Zhao vous préparera du thé au gingembre sur son poêle et que Sœur aînée Wu ajoutera une cuillerée de sucre roux dans la boisson brûlante.

Vous ne vous ennuierez pas non plus en frottant vos vêtements sur une planche à laver dans la cour, où Grand-mère Liu et Tante Chen vous tiendront au courant des dernières nouvelles. Certains disent que les Shanghaiens sont des combinards nés, c'est faux, mais ils sont sans doute formés par le fait d'avoir toujours vécu dans une société en miniature où ils apprennent sans cesse à gérer les relations entre voisins.

Les gens se fréquentent beaucoup dans le *shikumen*, mais aussi dans la cité. Leurs logements sont tellement surpeuplés qu'ils ont besoin d'espace ailleurs.

Toute la journée la cité déborde de vie – simple, détendue et spontanée. Dans l'aube grise, les femmes sortent en pyjama les pots de chambre à la main, elles courent au marché les yeux pleins de sommeil et reviennent avec des paniers de bambou remplis, préparent à manger dans les évier collectifs et racontent les histoires recueillies la veille. Les hommes s'étirent,

font du tai chi dehors, préparent le premier thé Puits du Dragon, chantent des bribes d'opéra de Pékin et échangent quelques mots sur l'actualité, météorologique ou politique.

À l'heure du déjeuner, les résidents qui sont chez eux sortent de nouveau avec leur bol de riz, ils bavardent, ils rient, ou ils s'échangent une tranche de porc frit contre un morceau de poisson à la vapeur. Le soir, la Poussière Rouge voit davantage de monde, les hommes jouent aux échecs, aux cartes ou au mah-jong sous la lampe de l'allée, les femmes bavardent, tricotent ou font la lessive. En été, certains sortent des chaises longues en bambou ou des nattes. Il fait si chaud à l'intérieur. Quelques-uns préfèrent dormir dehors...

Tournons ici pour éviter les gouttes tombant du linge suspendu à ces perches de bambou qui traversent le ciel de l'allée. Un journaliste américain a dit que les guirlandes de vêtements colorés sur le réseau de perches de bambou au-dessus de nos têtes rappelaient un tableau impressionniste. Mais selon une croyance populaire, marcher sous des vêtements féminins peut porter malheur. En tout cas, on ne risque rien à faire un détour. C'est encore un avantage de ces allées secondaires. Vous pouvez prendre plusieurs chemins différents.

À présent, dirigeons-nous vers l'entrée principale de la cité.

Tenez ! Regardez ces gens qui se rassemblent ici avec leurs fauteuils de bambou, leurs tabourets en bois, leur thé, leurs cigarettes et leurs éventails de papier. Voilà une chose dont je dois vous parler. Les conversations du soir à la Poussière Rouge.

Des parties d'échecs et de cartes ou des conversations entre voisins, vous en avez peut-être vu dans d'autres allées. Mais ce qui se passe ici est unique. En fait, des personnes qui ont déménagé de la cité reviennent exprès pour ces conversations. C'est vraiment une tradition établie. À moins qu'il ne fasse un temps épouvantable, il vient toujours un groupe de gens qui constitue le noyau du public. Les conversations du soir sont pour la cité, et à propos de la cité.

Qu'y a-t-il de remarquable, direz-vous, à ce que les voisins parlent de là où ils vivent? Eh bien, ce qui rend ces conversations tout à fait singulières, c'est leur caractère imaginaire, peut-être dû au *feng shui* de la Poussière Rouge – l'habitude de bâtir une histoire à propos de tout, une manière de voir le monde dans un grain de sable.

Bien entendu, les résidents n'ont rien de héros ou d'héroïnes – certainement pas du type «le talentueux lettré et la belle» ou «le maître incontesté du kung-fu». Et ils ne traversent pas non plus des conflits ou des grandes scènes comme on en trouve dans les livres. Les conteurs d'ici se livrent cependant à toutes sortes d'expériences, avec des retours en arrière, ou bien ils montrent sans dire, et racontent parfois de différents points de vue.

Comme les personnages sont les gens réels d'ici, les conversations du soir, comme d'autres aspects de la vie de la Poussière Rouge, prennent une grande ampleur. En écoutant une histoire, nous en donnons notre propre interprétation, et si nous savons quelque chose que le narrateur ignore, nous apportons notre contribution. Un narrateur, qui peut avoir ses raisons d'omettre ou d'altérer certains points, n'est pas

toujours fiable. Le public est parfois capable de mettre l'histoire en pièces et de la raconter à son tour de différentes manières.

En outre, une histoire est censée avoir une fin, heureuse ou malheureuse. Rien de tel dans la vie. Vous pensez pouvoir mettre un terme à votre récit un soir, comme sur une dernière page, mais dans quelques années surviendra un événement ou un virage inattendu dans l'histoire réelle. Une suite ou une histoire différente. Une comédie devient une tragédie, ou inversement. Nous le savons. Parfois nous jouons aussi un rôle, aussi involontaire et insignifiant soit-il, dans la vie des personnages, qui nous affecte à son tour.

Oui, regardez ce jeune homme assis au centre. On l'appelle Vieille Racine. Son nom est Geng, homonyme de « racine », et c'est lui qui a inventé son surnom. D'après lui, « Vieille » ne se réfère pas forcément à l'âge, mais à la sagesse et à l'expérience de quelqu'un. Il est vrai qu'à vingt-cinq ans, il a une vieille tête pour ses jeunes épaules. Autodidacte, il lit des livres comme s'il avalait un jujube sans s'inquiéter du noyau. Comme on dit, *l'eau n'a pas besoin d'être profonde, elle restera fraîche tant qu'il y aura un dragon dedans*. À en juger d'après la position de sa chaise, il va être le conteur de ce soir. Je vois un tableau noir appuyé contre son fauteuil. Je ne sais pas à quoi il sert, mais il a sûrement son importance. Assis à côté de lui, c'est Liu Quatz'yeux, un autre type du genre lecteur acharné qui aime bien donner son interprétation de tout d'après ce qu'il lit dans les journaux.

Écoutons un moment. Ne vous inquiétez pas pour l'heure. Si nous nous attardons, j'offrirai un casse-croûte du soir à mon colocataire.

Les origines du tableau noir

(1949)

Vous vous rappelez le début de la *Chronique des trois royaumes*? « Ce qui fut longtemps divisé doit assurément, un jour, retrouver son unité. Et ce qui, longtemps, fut uni doit un jour, fatalement, se diviser à nouveau. » C'est exactement ça, une répétition sans fin dans ce monde terrestre où nous vivons. Le temps monte et descend, vagues après vagues, qui laissent derrière elles des histoires tels des coquillages sur la plage. Ouvrez-en un et vous trouverez peut-être quelque chose selon votre cœur, sinon, ne soyez pas trop déçu. C'est votre point de vue qui vous fait apparaître les choses sous le soleil comme bonnes ou mauvaises. En cette année 1949, où les communistes arrivent et les nationalistes s'en vont, le changement de dynastie provoque beaucoup d'événements surprenants.

Aux premiers jours du printemps 1949, le gouvernement nationaliste se vantait de faire de Shanghai une Stalingrad orientale, un tournant dans la guerre civile, mais le peuple ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment d'irréalité. Peu après l'annonce de la démission de Chiang Kai-shek, un serpent blanc monstrueux fut tué par la foudre dans le comté de

Qingpu – un signe de mauvais augure semblable s'était produit à la fin de la dynastie des Qing. Ensuite la panique s'est répandue lorsqu'on a appris que les coffres de la banque de Shanghai avaient été vidés de leurs lingots.

Mon ami Cai, serveur au restaurant *Dexing*, m'a raconté une chose qu'il a vue de ses yeux. Pendant des jours, en avril, le restaurant était réservé par le haut commandement des troupes nationalistes. Un soir, Cai servait un plat de concombre de mer accompagné d'œufs de crevettes dans le salon privé, lorsqu'il a vu une courtisane étendue nue sur la table, son gros orteil telle une coquille Saint-Jacques fraîche dans la bouche d'un général quatre étoiles. Son pied rythmait encore un air du phonographe, *Après ce soir, tu ne reviendras jamais*. *Dexing* étant un restaurant de cuisine shanghaienne authentique, les nationalistes savaient qu'ils n'y goûteraient plus. Avec de hauts gradés nationalistes aussi décadents et aussi pessimistes, comment la dynastie de Chiang pouvait-elle ne pas être écrasée ?

Ne soyez pas impatients, je ne vous ferai pas un long discours sur le changement de dynastie. J'arrive à mon histoire, et au tableau noir que vous voyez à côté de moi. Mais en ce monde, une chose est toujours amenée par une autre. Le karma pour les bouddhistes, ou comme vous voudrez l'appeler. Tout est étroitement lié, même si des profanes comme vous et moi avons du mal à le comprendre.

En raison de la propagande hostile aux communistes, les riches se sont mis à fuir la ville par tous les moyens, se précipitant à l'aéroport, à la gare, au port. Comme tant d'autres, mon patron s'est enfui à Taiwan sans préavis, après avoir brutalement fermé l'usine en

mars. J'ai dû trouver un autre travail pour vivre. Alors j'ai emprunté au marché un triporteur qui servait à transporter du poisson dans la glace. Comme les combats faisaient rage près de Ningbo, approvisionner le marché en poisson était devenu impossible.

Mon idée était simple. Dans cette débandade, où les gens partaient en emportant tout ce qu'ils possédaient, se déplacer en ville était très problématique. Un triporteur pouvait se révéler une solution idéale pour certains. C'était l'occasion pour moi de gagner de l'argent. Sans compter que les gens se débarrassaient de leurs affaires à bas prix. J'ai eu un lourd meuble d'acajou de style Ming admirablement travaillé pour un dollar d'argent. Et une radio pour quasiment rien. C'était la chance de ma vie.

Alors j'ai parcouru les beaux quartiers avec mon triporteur, je me suis aventuré dans la rue de Hengshan, un secteur habité par les gens les plus riches, avec de jeunes domestiques en robes noires, tabliers blancs et coiffes amidonnées, et des gardiens armés à la grille. Ces maisons, que j'apercevais derrière les hauts murs et que j'avais vues au cinéma, resplendissaient dans la lumière de l'après-midi. C'était encore un rappel choquant des contrastes de la société. Telle grande maison était occupée par une seule famille, alors que dans notre quartier une habitation bien plus petite devait être coupée en morceaux comme du tofu pour en abriter une douzaine.

Un gardien sikh enturbanné de rouge m'a sommé de m'éloigner avec la férocité de l'esprit pourfendeur de démons que l'on voit figurer sur certaines portes superstitieuses. J'ai été heureux de me dire que les choses allaient bientôt changer.

J'ai décidé de tenter ma chance dans des lieux moins chic. J'ai tourné dans la rue de Xinhe, longue, déserte, et je l'ai suivie presque jusqu'à son extrémité, où j'ai vu une femme debout, seule, en imperméable blanc.

Perchée sur ses sandales à talons hauts, elle tenait deux sacs dans une main, plusieurs bagages divers étaient entassés sur le trottoir, et elle agitait frénétiquement l'autre main à l'intention de tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un taxi – mon triporteur en l'occurrence. J'avais deviné juste, elle voulait aller à l'aéroport. Elle devait avoir dans les trente-cinq ans, ses bagages volumineux faisaient paraître fragile sa silhouette élancée. Il y avait en elle, surtout dans ses grands yeux, un je-ne-sais-quoi d'insaisissable, quelque chose qui m'a fait penser à des fleurs de poirier transparentes à la fin de l'automne. En hésitant, elle a murmuré avec un net accent de Pékin qu'il ne lui restait plus beaucoup d'argent après l'achat de son billet d'avion. C'était sans doute vrai. À cette époque, il avait dû lui coûter une fortune. Le coffre du triporteur devait suffire pour elle et ses bagages, parmi lesquels j'ai remarqué un tableau noir où étaient inscrits des titres d'opéras de Pékin.

C'est alors que je l'ai reconnue. Ce n'était autre que Xiao Dong, une célèbre actrice de l'opéra de Pékin.

Je ne suis pas précisément amateur de ce genre de spectacle, mais j'ai eu une fois l'occasion de la voir sur la scène du *Crapaud céleste*. Elle jouait Yuhuan, une belle concubine impériale de l'époque des Tang, seule, ivre, amoureuse d'un fantasme, celui de son seigneur dans l'extase de l'amour avec une autre concubine impériale. C'était une interprétation à vous couper le souffle et les fleurs ont dû se refermer de honte devant son charme

et sa grâce. Mais Xiao n'était pas que ça. Vous avez peut-être entendu parler de ces expressions de l'opéra de Pékin : doigts d'orchidée, manches liquides, taille de guêpe et démarche de fleur de lotus... Chez elle, ces qualités atteignaient la perfection. Il fallait la voir sur scène pour comprendre l'art de l'opéra de Pékin. Beaucoup de spectateurs ont déclaré qu'ils étaient prêts à se noyer dans « les vagues d'automne » de ses yeux. Mais je ne m'y trompais pas. Un seul des paniers de fleurs avec un ruban de soie marqué à son nom coûtait davantage que ce que je gagnais en une année. Comme si ça ne suffisait pas, on disait qu'elle était courtisée par Shen, un homme d'affaires important qui avait des liens avec le gouvernement nationaliste ainsi qu'avec la Triade bleue. Deux ans plus tôt, lorsqu'elle avait perdu la voix, ce qui avait failli mettre fin à sa carrière, Shen l'avait aidée, il lui avait fourni le meilleur médecin, un Allemand, mais après sa guérison elle n'a pas cédé à ses propositions. Parce qu'il était toujours marié, disait-on – pourtant ce n'était pas rare qu'un homme ait une deuxième épouse ou une concubine. Le refus de Xiao lui a fait perdre la face, car il avait déclaré que les hommes de la Triade bleue lui permettaient de tout faire à Shanghai, et que la résistance de Xiao aurait aussi peu d'effet qu'un œuf lancé contre un mur de pierre. À la surprise générale, au lieu d'user de la force, Shen a continué d'entasser des paniers de fleurs devant la scène et d'applaudir en souriant, comme envoûté. Leur histoire s'est noyée ensuite dans les bouleversements de la guerre civile.

Je ne comprenais pas du tout ce que Xiao faisait là toute seule.

« Vous êtes Xiao !

– Vous me connaissez ?

– Pourquoi quittez-vous Shanghai?» Ça ne me regardait pas, mais il me semblait que l'opéra de Pékin n'avait pas beaucoup de succès à Taiwan, où les gens parlaient pour la plupart le dialecte taïwanais. Par ailleurs, d'après ce qu'on disait, les communistes ne se montraient pas durs avec les acteurs très connus.

«Je n'ai pas le choix. Shen est mourant à Hong Kong. Il est malade, ruiné. Il a tout perdu à cause de la guerre. Là-bas, il n'est personne, il végète dans un lit d'hôpital avec des aiguilles plantées dans tout le corps. *Les crevettes se moquent d'un dragon échoué dans l'eau peu profonde.*»

C'était une phrase d'un opéra de Pékin, dont j'avais oublié le nom. Sans être nécessairement une crevette, j'avais dû lui paraître loin d'être un dragon, et la citation ne m'a pas emballé. Mais les paroles de Xiao m'avaient bouleversé.

Elle n'avait pas cédé à Shen lorsqu'il était riche et puissant. À présent qu'il était à la dérive, elle abandonnait tout pour le rejoindre. Même au prix de sa carrière.

Ses grands yeux brillants semblaient refléter la ville, que le soir tombant rendait lugubre.

«Ne vous inquiétez pas pour le prix de la course. Remplissez le triporteur autant que vous voudrez, ai-je dit. Je suis un de vos admirateurs.»

La charge était lourde, mais je me suis senti pousser des ailes en pédalant vers l'aéroport. Elle était assise dans le coffre qui sentait le poisson, pensive, sans maquillage. Dans son imperméable blanc qui, bien qu'il ait coûté cher, ressemblait à un uniforme, on aurait pu la prendre pour une femme qui travaillait au marché.

À l'aéroport, j'ai voulu l'aider à enregistrer ses bagages, mais c'était difficile, un monde fou essayait

désespérément d'emporter ce qu'il possédait. Elle a regardé le tableau noir, où les caractères s'effaçaient, sans doute à force de cogner et frotter contre les bagages. Elle me l'a tendu avec un soupir, dans une pose qui m'a rappelé l'opéra de Pékin intitulé *Xizi offrant son cœur*.

« C'est le programme de ma première représentation. Je l'ai conservé depuis. Je sais que vous aimez l'opéra de Pékin. Alors gardez-le. Je ne pense pas remonter sur scène un jour. » Elle a ouvert son sac.

Je ne savais quoi dire, mais j'ai repoussé l'argent qu'elle me tendait et ma main a touché la sienne une fraction de seconde. « Le tableau noir couvre largement le prix de la course. »

J'ai regardé sa silhouette s'éloigner et j'ai distingué le dernier claquement de ses sandales quand elle a disparu par la porte sombre, comme un triste signal des veilleurs de nuit sous la dynastie des Tang.

Il m'est revenu une vieille expression : *Un amour qui provoque la chute d'une ville*. Dans une autre version, la chute d'un empire, comme dans cet opéra de Pékin où l'empereur Xuanzong perd son grand empire à cause de son amour pour sa concubine favorite Yang Guifei. Il avait fallu la chute de Shanghai pour que Xiao et Shen se retrouvent enfin.

J'ai aussi pensé à un dicton. *Tout comme un cheval prouve sa force en galopant sur une longue distance, c'est dans les temps de désastre que nous connaissons l'autre*. Et encore un autre : *Le destin d'une beauté est aussi fragile qu'une feuille de papier*. J'aurais voulu trouver une formule à moi, mais je n'ai pas réussi. C'est drôle comme ces vieux dictons s'apparentent à un mur de retenue dans un glissement de terrain.

J'ignore sans doute beaucoup de choses d'elle. D'abord, pourquoi n'avoir pas cédé plus tôt alors qu'elle tenait tant à lui ? De nombreux aspects restent dans l'ombre, mais après tout, c'est peut-être aussi bien. Comme dans une peinture traditionnelle de paysage, le vide laisse une place à l'imagination. Vous pouvez rire de ma sentimentalité : que représente un drame personnel dans un tel contexte historique ? Mais au bout du compte, où vivons-nous ? Dans notre vie personnelle, pas dans un livre d'histoire.

Ce soir-là, je suis rentré tard. Le ciel s'éclairait de temps à autre d'obus et de projecteurs. Je ne me suis pas endormi tout de suite, je me tournais et me retournais dans mon lit. Vers minuit, j'ai entendu soudain un tir de mitrailleuse qui s'approchait de la cité. J'ai instinctivement roulé du lit et je me suis caché dessous, et là, en écoutant un grillon solitaire, me sont venues des pensées que je n'avais encore jamais eues. Au bout d'un moment, je suis sorti de sous le lit pour jeter un coup d'œil et je me suis rendormi. J'ai rêvé qu'un pétrel blanc décollait de la piste de l'aéroport et s'élevait au-dessus d'océans sans limites.

Le lendemain matin de bonne heure, j'ai allumé la radio et j'ai entendu que Shanghai avait été libéré dans la nuit – celle du 25 au 26 mai 1949. Le gouvernement nationaliste s'était effondré non pas dans un grand bruit mais dans un crissement de grillon. L'Histoire est passée à côté de moi pendant que je me pelotonnais sous le lit comme une boulette de riz *zongzi* enveloppée dans une feuille de bambou. La présentatrice a déclaré avec fierté : « La ville a tourné une nouvelle page. »

Voilà pourquoi j'apporte le tableau noir que j'ai reçu de Xiao aux conversations du soir. Nous sommes

des gens ordinaires, mais nous devons nous tenir au courant des changements qui se produisent autour de nous. Je propose donc de lancer une sorte de bulletin d'information sur tableau noir. J'ai trouvé l'idée dans un roman russe – je devrais dire d'Union soviétique – où les gens inscrivent les grands événements sur le tableau dans le cadre de l'éducation socialiste. Nous ne pouvons peut-être pas tous lire les journaux ou écouter la radio, mais nous aurons au moins une idée de ce qui se passe grâce au bulletin d'information sur le tableau.

*

Ceci est le dernier Bulletin d'information de la Poussière Rouge pour l'année 1949.

En septembre, la Conférence consultative politique du peuple chinois exerçant les pouvoirs du Congrès national du peuple a adopté pour le nouvel État le nom de République populaire de Chine. Ce sera une dictature démocratique du peuple sous la direction de la classe ouvrière, fondée sur l'alliance des ouvriers et des paysans et sur l'unité avec tous les partis démocratiques de Chine et avec toutes les nationalités. Elle a décidé d'adopter Pékin pour capitale du pays, le drapeau rouge aux cinq étoiles pour emblème national et la Marche des Volontaires pour hymne national.

Le 1er octobre 1949, à la porte de Tian'anmen, notre grand dirigeant, le président Mao, a proclamé la fondation de la République populaire de Chine. Longue vie à la République populaire de Chine ! Longue vie au président Mao ! Le peuple chinois est inondé de bonheur par le soleil de la Libération.

Voici le nouveau chant intitulé Le ciel des régions libérées est clair :

Clair est le ciel des régions libérées
Heureux est le peuple des régions libérées
Le gouvernement démocratique aime le peuple.
Innombrables sont les bienfaits du Parti communiste.
Ya-hu-hei
Ya-hu-hei...

Du même auteur,
chez le même éditeur

Mort d'une héroïne rouge, 2001

Visa pour Shanghai, 2002

Encres de Chine, 2004

Le Très Corruptible Mandarin, 2006

De soie et de sang, 2007

La Danseuse de Mao, 2008

Les Courants fourbes du lac Tai, 2010

La Bonne Fortune de monsieur Ma, 2011

(« Piccolo » inédit n° 78)

Cyber China, 2012

Des Nouvelles de la Poussière Rouge, 2013

(« Piccolo » inédit n° 95)

Dragon bleu, tigre blanc, 2014

Il était une fois l'inspecteur Chen, 2016

Chine, retiens ton souffle, 2018

Une enquête du vénérable Juge Ti, 2020

(« Piccolo » inédit n° 162)

Un dîner chez Min, 2021

Amour, meurtre et pandémie, 2023

Le Juge Ti et le poète révolutionnaire, 2024

(« Piccolo » inédit n° 194)

L'insaisissable Monsieur X, 2025



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

*Toutes les notes sont de Catherine Bourzat, que nous remercions
vivement pour son aide.*

Titre original : *Years of the Red Dust*

© 2008 by Qiu Xiaolong

© 2008, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Rob Smith / GettyImages

Cette édition électronique du livre
Cité de la Poussière Rouge de Qiu Xiaolong
a été réalisée en octobre 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1126-4)
ISBN ePDF : 979-10-349-1163-9